

CONFESSIONS D'UN CRAMÉ

Entretien avec Marien Defalvard

Marien Defalvard est un écrivain de 24 ans qui était entré dans le monde littéraire en 2011 avec la publication, chez Grasset, de son premier roman Du temps qu'on existait. Souvent catalogué comme le « jeune précoce de la rentrée », il a joué dans le cirque médiatique en allant jusqu'à se confronter à Polony et Pulvard chez Ruquier. Nous le retrouvons cinq ans après et alors que Marien essaye de renouer, par la poésie, avec sa carrière littéraire qu'il avait arrêtée entre 2009 et 2014 en mettant l'écriture entre parenthèses. À l'orée de son retour et de la publication de son second ouvrage, Adieu lui donne la parole.

David Vesper : Ton parcours est significatif et que ce soit pour ceux qui se sont demandés ce que tu avais bien pu devenir ou pour ceux qui ne te connaissent pas encore, il serait très intéressant que tu nous racontes un peu de l'intérieur la façon dont tu as vécu ce cirque... Le passage chez Ruquier par exemple !

Marien Defalvard : Hélas ! c'est encore visible ce passage... Si on pouvait le faire enlever... Mais Youtube, Dailymotion, ça a l'air bien compliqué. Je n'en sais rien, je ne vais jamais voir tout ça... Je ne suis pas narcissique à ce point. Enfin narcissique... Je sais qu'il y a des gens qui vont éplucher ce qu'il se dit sur eux mais moi non... Je ne l'ai jamais revu ce passage ! D'ailleurs, si j'ai tout coupé très brutalement c'est aussi parce que je m'en suis un peu voulu, après, d'avoir participé à ça. J'aurais dû y participer mais autrement, pas aux mêmes endroits.

D.V. : C'est vraiment à toi que tu en veux ?

M.D. : Si on prend l'émission de Ruquier, j'étais invité, quand même, comme « le produit ». Le produit, l'image ! Celle représentant la littérature « sérieuse ». Enfin je n'avais rien à faire là ! C'était absurde d'aller là-dedans ! Absurde.

D.V. : Moi ce qui m'avait frappé c'était qu'au-delà de cet aspect « littérature sérieuse » si tu veux, il y avait aussi, dans l'ambiance, dans le regard des chroniqueurs, ce côté paternaliste bien horrible... Ils recevaient le « jeune prodige » de la rentrée...

M.D. : Peut-être... Oui, c'est vrai. C'était surtout que je n'avais rien à foutre là ! Je m'étais trompé comme lorsque tu rentres dans une fête et que tu te trompes de porte pour te retrouver avec des gens à qui tu n'as rien à dire... Parfois le décalage peut être intéressant mais là... C'est aussi la nature de ce type d'émissions : on sait ce que tout le monde va dire à l'avance, on sait qu'il va y avoir des « clashes », comme on dit, mais on les connaît à l'avance aussi... Le fait qu'il y ait eu quelqu'un comme Natacha Polony, qui est quand même une femme qui a fait des études de lettres et qui avait peut-être une sensibilité au sujet, je me disais que ça ferait contrepoids... Ça fait quand même longtemps que les écrivains sérieux participent à des émissions pas sérieuses. Ça fait 25 ans ! Sollers il allait bien dans des émissions de ce genre, moqueuses... Chez Guillaume Durand, Ardisson, etc. Il y avait déjà « ça ». Cela a progressé un petit peu... Enfin ce n'est même pas que cela a progressé : disons que lorsqu'on a un personnage médiatique installé, etc., eh bien on joue ce rôle, or moi, je ne me sentais aucun rôle. Celui qu'on m'avait découpé, je n'avais pas particulièrement envie de l'occuper.

Je ne pensais pas aller là pour vendre le livre ou faire de la communication mais plutôt vraiment pour essayer de dire des choses un peu neuves, de dire ce que j'avais mis dedans, sincèrement, avec honnêteté en tout cas. Or ça, c'est impossible. Ce n'est pas fait pour cela.

D.V. : Tu seras d'accord qu'une telle émission peut salir... mais au-delà de ça, même au niveau du milieu, des médias, est-ce que ça ne tue pas quelque chose de passer directement dans un tel cirque? Une sorte de bûcher de toutes les cartouches...

M.D. : Oui. Sans doute! Et effectivement, les cartouches... Je me dis cependant qu'elles l'étaient déjà avant, grillées. Tout était grillé dès qu'il y a eu un premier article – qui n'était pas un article d'ailleurs mais un petit éditorial... C'était déjà là! L'opinion était faite. La plupart des papiers que j'ai lus sur le livre m'ont donné l'impression que le livre n'avait pas été lu. Même les papiers très favorables d'ailleurs, qui étaient presque les pires tant ils étaient très conventionnels, très superficiels, reprenant les clichés et s'intéressant plus à ma personne qu'au livre. Après, la possibilité – et pourtant le livre n'est pas énorme – de s'abîmer dans un livre, d'y entrer... c'est trop... Il y a tellement de livres que les critiques longues ils les réservent déjà, le temps aussi ils le réservent aux auteurs connus! Il faut bien faire les classiques... Quignard, etc. Bon, j'aime bien Quignard, mais voilà, ce sont des écrivains qui sont « à lire ». Donner du temps pour les romans, etc. : non.

D.V. : Tu as l'air de les excuser... Ce n'est pas parce que tu as ce pessimisme qui semble éclairé que c'est forcément excusable. C'est leur métier...

M.D. : Non non... Mais ça m'aurait étonné que ce soit le contraire, je m'en doutais. La critique littéraire, je vois un peu comment c'est tout de même. Faisons un tour rapide! *L'Obs*, c'est catastrophique. Il y avait des gros blocs littéraires à une époque et depuis ils ont tout réduit. Après, qui? *L'Express*, c'est le vide absolu, c'est rien. *Le Point*, encore moins... Moi, j'ai eu en face de moi une journaliste du *Monde des livres* qui brillait par sa nullité: Raphaëlle Leyris, disons-le. J'étais venu et on avait fait une longue interview, dans un salon pas loin de chez Grasset, et à ce moment-là je lisais les romans tardifs d'Aragon. Alors j'avais, je crois, *La Mise à mort*, ou je ne sais plus lequel... L'un des trois. C'est du nouveau roman, une tentative de roman autobiographique. Ce n'est pas mal d'ailleurs. Elle m'avait demandé: « Qu'est-ce que vous lisez? » et je lui avais dit: « Eh bien ça! » en le lui montrant. Elle m'avait alors répondu: « Ah! Vous faites dans le classique!?! » Ça a été publié il y a à peine 50 ans, on ne peut pas dire que ce soit classique, ce n'est pas comme si je lisais un sermon de Bourdaloue ou du Saint Augustin. Pour elle, c'était ça. Elle ne savait rien.

D.V. : N'assistons-nous pas aussi – par jalousie, médiocrité, ego? – à une disparition de la figure d'initiateur, de gardien du temple? À une disparition de cette propension des aînés à inspirer et à aider la nouvelle génération?

M.D. : C'est vrai, et c'est un basculement qui commence à dater maintenant. Généralement quand on publiait un livre, en tout cas quand un jeune écrivain apparaissait – il y a beaucoup d'exemples d'ailleurs, je parle après-guerre: Klein, Sollers, cette génération. Tony Duvert. Tous... Des gens qui n'ont rien à voir et que je cite comme ça, et qui avaient du talent, voire plus dans le cas de Duvert –, il y avait des aînés! Il y avait des aînés installés qui jouaient le rôle de gens installés. Des vieux qui faisaient les vieux. Des gens qui jouaient le rôle d'initiateur, en effet, qui acceptaient d'être les gardiens du temple... La génération d'après, celle de ceux cités, a quand même un peu fait ça mais sans aller jusqu'au bout. Il y a ceux qui sont morts très jeunes comme Pérec, même si je ne sais pas si ça l'aurait intéressé, ou De Roux qui est mort jeune aussi... Puis ceux qui ont vieilli comme Nourissier ou Sollers, etc., et qui ne se sont pas impliqués! Ils n'ont pas joué leur rôle d'anciens! Est-ce qu'ils ne voulaient pas vieillir? Ils n'ont pas accepté de devenir vraiment académiques. Il faut devenir un peu institutionnel pour faire cela... Et tu vois Garcin! Il suffit de voir Garcin! Garcin,

il a quand même cette jouissance du pouvoir il me semble : pour lui, jouir du pouvoir paraît assez naturel. C'est très bien ! Il faudrait beaucoup plus de gens comme ça, qui désirent être l'institution. Mais le problème c'est que lorsque Garcin – enfin c'est quelqu'un de sûrement très sympathique ou très estimable, je ne veux pas me griller auprès de Jérôme Garcin, tout de même, ce fut un de mes rares soutiens – a écrit cette première chronique sur moi, dithyrambique, eh bien malheureusement, moi j'ai quand même été frappé par un truc... Pendant les deux mois qui ont suivi son article il a du recevoir un certain nombre de retours qui lui disaient : « N'en parle pas trop », etc. Je pense ! Parce qu'après l'article qu'il a refait sur le livre quelques mois plus tard, qui était d'ailleurs tout petit – une petite colonne –, eh bien il y avait une forme de réticence nouvelle. Il disait que c'était un livre très amer, un livre de vieux, que le style était bien et qu'il y avait de belles choses, bon... Mais on voyait que sans doute pendant des semaines on lui avait dit : « Mais tu es dupe mon pauvre Jérôme, ce n'est rien, c'est une baudruche ». Et puis l'institution ça ne peut pas être qu'une personne, c'est aussi des concours... Mais tout de même Virginie Despentes à l'académie Goncourt... Je veux dire Virginie Despentes, ça ne peut pas être une institution ! Houellebecq se dérobe à son statut, parce qu'il est dépressif, peu actif ! Beigbeder tu vois qu'il aimerait devenir cela, une institution. Il en est devenu une, un petit peu... D'ailleurs, il a voulu être un peu ça avec moi, je le sentais bien. Mais est-ce que Beigbeder peut incarner une telle chose ? Reconnaître le passage des générations, ça leur est très difficile.

D.V. : Raconte-moi donc cet épisode du prix de Flore chez Beigbeder, avec ta saillie fasciste !

M.D. : Ça, je le regrette moins. Ça m'a fait rire !

D.V. : Beigbeder pas trop, j'imagine !

M.D. : Ah ça oui ! Il n'a plus jamais voulu me parler ensuite. J'ai voulu faire de l'humour, tout simplement, et c'est tombé à plat. Ce ne sera pas la dernière fois... Il y avait des gens, j'ai eu le prix et il fallait monter sur l'estrade pour faire une petite déclaration. Est-ce que j'avais préparé ma déclaration ? Je ne me souviens pas, je ne crois pas. J'ai souvenir d'avoir dit au patron du Flore, Miroslav Siljegovic, que le jury vieillissait parce qu'il n'y avait pas dans la sélection une seule scène sexuelle. Ramollissement du jury un peu. Et puis après, oui, j'ai fait cette déclaration¹. Je crois qu'ils ne sentent jamais les vents tourner alors voilà. Je pensais à Limonov, tout ça. J'ai fait cette déclaration et ça n'a fait rire personne. Il y a des gens qui sont venus me voir après et qui ont carrément exigé que je m'explique, que j'admette ne pas être fasciste, etc. Ils me disaient que j'aurais dû dire « réactionnaire », bon, ça arrive à tout le monde de faire de l'humour et que ça ne prenne pas. Pourquoi c'est tombé à plat ? Je ne sais pas.

D.V. : Beigbeder était livide ou faisait bonne figure ?

M.D. : Non non, il était décomposé ! Après, moi, j'ai fui en douce. Je ne le connaissais pas il faut dire, j'avais dû le croiser une fois dans un taxi. Nous allions à une émission ensemble ! C'était une émission de Field. C'était avec Foenkinos, Delphine de Vigan et nous. De grandes figures ! Ça m'avait déprimé cette émission de Field... Mais je pense à quelque chose là : dans cette émission, tu vois, le rapport à la parole des écrivains, c'était saisissant. Il y avait Morgan Sportès aussi. On voit bien que manifestement, sans le vouloir, il y avait quelque chose qui tranchait. Il fallait que ce soit « cool ». Montrer que l'écrivain est un homme comme un autre – ce qu'il est quand il est devant

1. « Je suis un facho, mon concurrent Jérôme Leroy (auteur du *Bloc*, excellent polar sur l'extrême-droite) est évidemment un facho. Edouard Limonov, n'en parlons même pas. Je suis ravi que le prix de Flore s'engage sur la même pente que le monde entier, au fond, et que Frédéric Beigbeder fasse son coming-out de facho. N'oublions pas que la littérature est fasciste par essence, qu'il n'y a pas plus facho qu'un roman. » Cette « sortie » ne fait-elle pas écho à cet extrait du *Régat des vermines* de Marc-Édouard Nabe paru en 1985 : « En littérature je préconise un fanatisme, un nazisme, un fascisme absolu et excessif ! Toute Littérature est de droite. Toute poésie est foncièrement fasciste. J'estime que tout artiste est fasciste. C'est l'exigence intime. Le fascisme est la seule issue pour un artiste. » ?

sa cafetière, certes... Le discours *ex cathedra*, le discours qui trahit une forme de magistère à laquelle je ne peux pas prétendre, n'ayant écrit qu'un livre, mais que les autres devraient incarner. Mais ce n'est pas possible ! L'écrivain il est là, Foenkinos, de Vigan, il est là, il est cool, il hésite, il hésite volontairement, il ne sait pas trop quoi dire. Il ne peut donc pas incarner une institution ou quelque chose de littéraire parce que sinon ça ferait peur, en plus il y a de jeunes élèves autour, des lycéens, etc. Ça a été progressif ça, que la parole de l'écrivain s'abaisse. Quand on voit les générations précédentes, tous les écrivains ne parlaient pas très bien et certains étaient meilleurs que d'autres, mais enfin si on écoute Mauriac ou n'importe qui, Aragon et Malraux pour la caricature, on se rend compte que la première génération qui a eu accès massivement à l'audiovisuel avec l'ORTF par exemple, c'était autre chose. Mais ça a continué avec *Apostrophes*, donc, dans les années 80, qui est intermédiaire je trouve mais où il y avait encore cet aspect. L'écrivain pouvait mettre en scène sa parole, il avait le temps. Là, aujourd'hui, on sent vraiment que l'écrivain appartient au monde, qu'il est du même monde : il faut qu'il en soit. Et pour que sa parole soit massivement diffusée, c'est le prix à payer : qu'il soit comme les autres. Mais c'est fini ! La télé n'est pas faite pour dire ce que tu penses. Le problème c'est aussi le fait qu'il y ait trop de monde. Tu regarderas des émissions de Sollers au début des années 90 où il va avec des gens, et Sollers on en pense ce qu'on veut mais enfin, il va avec des Ardisson, j'y reviens, des Baffie qui l'humilient. Et même d'Ormesson ! Ils se faisaient humilier, leur parole était abaissée. Il y avait presque un plaisir là-dedans, un plaisir à montrer que l'écrivain n'est pas mieux que les autres. Moi, il y avait une dimension de prétention très assumée dans ce que je disais, dans ce que je donnais à voir, c'est très clair ! J'en avais conscience. Pour faire impression, oui.

D.V. : Il n'y a pas d'hésitation à aller dans ces émissions ? Un choix à faire entre l'envie d'y aller pour peut-être naïvement vouloir faire passer une parole en sacrifiant un certain nombre de choses et celle de rester digne, de renoncer à l'exposition, en évitant de s'y rendre ?

M.D. : Si mon orgueil était plus grand que ma vanité, je n'irais pas. Ma vanité, à l'époque en tout cas, étant plus grande que mon orgueil... Ayant eu plus de vanité que de fierté dans le désir de me montrer, j'y suis allé quand même.

D.V. : En ce qui concerne ton travail nouveau, c'est-à-dire la poésie et la poésie qu'on appelle « contemporaine », on ne peut pas dire que ce soit non plus la cohue chez les auteurs jeunes, n'est-ce pas ? Enfin quoique, c'est aussi une belle planque de merdes, d'illusionnistes.

M.D. : Je trouve que la littérature, pour les gens de moins de 35 ans disons, est mal organisée en France. On ne comprend pas trop comment cela fonctionne, ce n'est pas clair. À part quelques poètes, la poésie française est très âgée. Il n'y en a pas, ou en tout cas ils sont cachés. S'il y avait des institutions ou des organisations qui permettaient de mettre un peu en avant ce qui s'écrit vraiment, peut-être qu'on verrait... Chez les jeunes, je ne sais pas s'il y a des choses. On pourrait largement développer et déplorer, et là ce serait long, l'absence d'écoles littéraires, de mouvements littéraires qui se vivent comme tels et qui se présentent comme tels, et particulièrement dans la jeunesse.

D.V. : Tu as déjà considéré l'option d'un autre modèle ? Faire les choses seul ?

M.D. : Ah non. Non non. Moi je visais le statut d'écrivain.

D.V. : Qui passe par la publication dans l'institution ?

M.D. : Oui, tout à fait. Que ce soit Grasset ou Gallimard. Pas les ventes, entendons-nous bien ! Mais le statut, la reconnaissance. J'en avais besoin totalement, je n'avais pas trop d'autres voies. Est-ce qu'il faut envoyer à Gallimard ? Les solutions alternatives sont très rares, je ne les vois pas trop. Il y a bien Internet mais on ne peut pas dire que ça soit envahi par la littérature... Mais de toute façon, puisqu'on parle des jeunes, je ne sais pas à quoi correspond la jeune littérature. C'est pour ça que ce serait bien

que quelque chose émerge. Je ne sais pas quel est l'univers mental moyen des gens de notre âge aujourd'hui qui s'intéressent à la littérature. Où est fabriqué le coeur de la littérature d'aujourd'hui? Où bat le coeur vivant, s'il existe, de ce qu'écrivent les jeunes en France? Je serai ravi de voir. Est-ce que c'est, en effet, parce qu'on ne leur a pas donné les moyens de s'exprimer?

Propos recueillis le 4 mars 2016 à Paris.